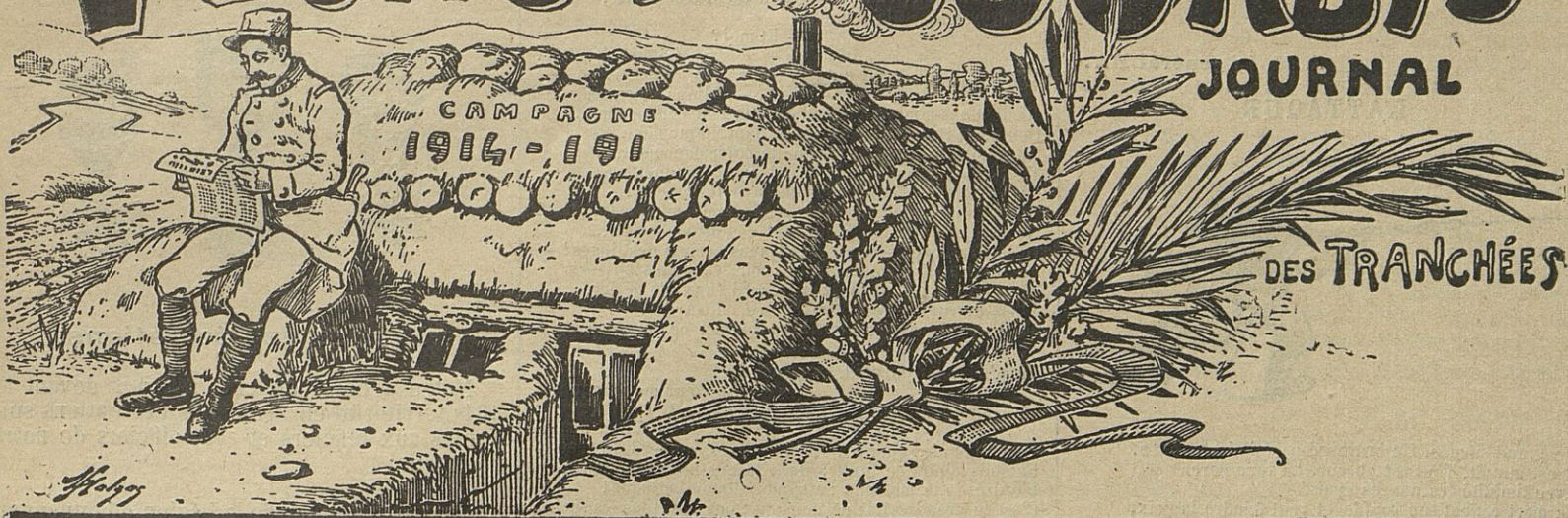


L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 20 ○ SEPTEMBRE 1916

ABONNEMENTS

France un an. . . . 5 fr.

Étranger un an. . . 10 fr.

S'adresser à l'Echo des Gourbis
131^e Territorial de Campagne
SECTEUR POSTAL 191

Le Numéro

5^{c.}

Directeur Général : PIERRE CALEL.

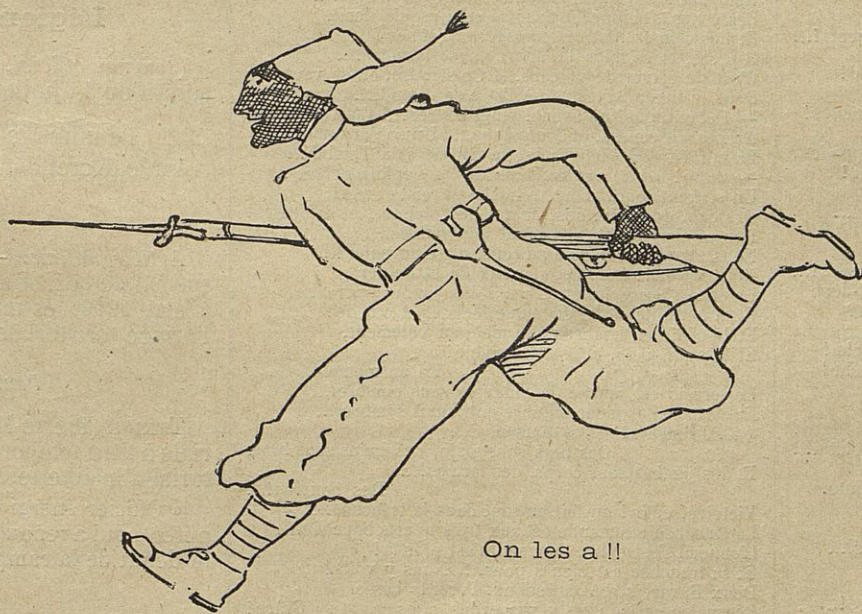
Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

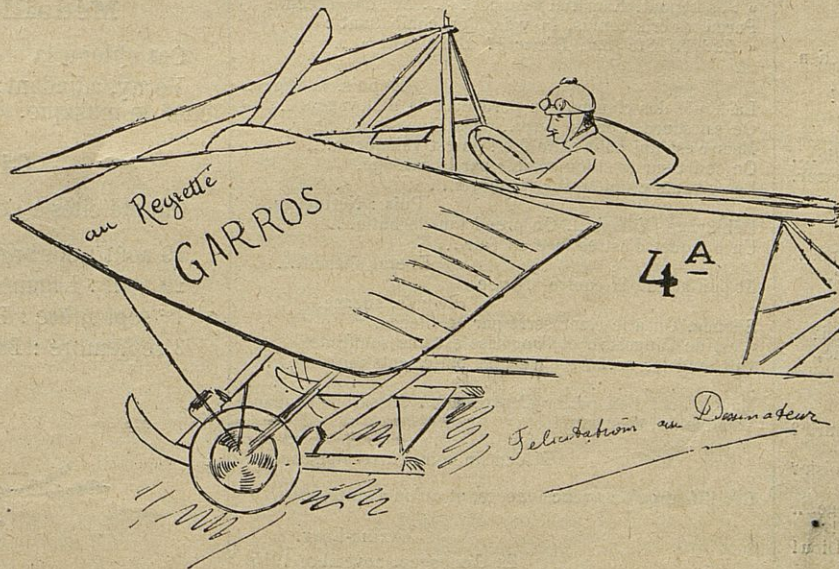
DESSINS DE POILUS



Le kamerade.



On les a !!



Le Saigneur

Les dessins que nous reproduisons sur cette page ont été faits par des Poilus sur les murs d'un petit pavillon appartenant à un **chef d'Etat** des Nations Alliées et tout près du front.

Dans ce petit pavillon qui, après la guerre, sera un des souvenirs de nos années de lutte, beaucoup de Poilus ont séjourné.

Nous avons calqué ces dessins voici quelque temps déjà. Depuis ils ont disparu.



A vos Lyres III

A. M. le général R...

L'ATTAQUE



Un grand silence. Un bruit sec parfois le traverse.
Il est minuit. Tout est obscur. La lune perce
Avec timidité les nuages épais.
La mort retient son souffle et veut feindre la paix,
Et cet arrêt la rend plus effroyable encore.
Nous attendons; le clair de lune? Non; l'aurore?
Non plus: le moment d'attaquer; c'est pour bientôt.
Une attaque de nuit; nous préparons l'assaut;
Car nous laissons, — (ce mot caïfeutrant les cothurnes!) —
Aux soudards allemands les « attaques nocturnes »!

L'oreille au guet... Pan, pan! Hein, quoi donc? C'en est rien
Un sifflement qui passe et s'envole, aérien.
Silence. On a le cœur serré par ce silence.
C'est de l'angoisse, et l'angoisse est une souffrance
Qui tend les nerfs, suspend les battements du cœur,
Et plonge l'homme au fond d'un gouffre de terreur.

Un temps se passe. Il semble long. Combien? Mystère.
Mais il paraît un siècle entre les sacs de terre.

— Il fait froid....
— Moi j'ai chaud....
— De la gnôle!... — Ton quart!...

— Hé, brancardier, tu viens préparer ton brancard!
C'est pour quelle heure, ta relève?
— Ah, les échelles!
Les échelles de mort, c'est leur nom....

— Tu m'appelles?
— Non, tais-toi; ne mets pas ta figure au créneau!
Baisse le nez, tu vas recevoir un pruneau!
— Ecoutez... on dirait... des voix se sont croisées....
Qui va là?

— Chut, plus bas!
— Planque-toi, les fusées!...
— La belle rouge, et là... c'est comme à la Saint-Jean
Dans mon pays, la fête... Où donc est le sergent?
Il est parti? pourquoi?

— Oh, tiens, la belle blanche!
— Ça va chauffer, c'est le coup dur qui se déclanche!
— Non, pas encor!...

— Vieux, ton briquet....
— Y penses-tu?
— Ho, mon bras! j'ai donné contre un caillou pointu....
— Hé bien, sergent?

— Je reviens du poste d'écoute,
Ça sent mauvais; il va falloir se mettre en route!
Abitons-nous contre les feux des projecteurs,
Eux, ils sont le prologue et c'est nous les acteurs....
N'allumez rien, sinon l'ennemi nous repère!...

— Avant l'attaque, moi, je prie: Au nom du Père!...
— Es-tu croyant?

— Je suis chrétien.
— Et toi?

— Chrétien.
— Priez.... Et toi, petit, qu'es-tu?

— Je ne suis rien!
— Raisonne! Et toi, le grand, as-tu de la famille?
— J'ai ma fille, elle a dix-huit ans...

— Pense à ta fille....
— Je crois en Dieu, mais sa chapelle est dans mon cœur.
— Recueille-toi, et sors de toi-même vainqueur....
— Et toi?

— Moi, j'aime.
— Alors, rentre en toi-même....

Il faut tourner les yeux toujours vers ce qu'on aime,
Et mériter le ciel en le gagnant en soi....
— J'ai foi dans mon destin, qui me protège....

— Et toi?
— Moi, je suis prêtre, et le Saint-Sacrement suprême,
Je vous le donne à tous...

— Ça fait le quatrième!
Dit un ancien.... — Quoi donc, nous devons tous mourir?
— Non pas, nous pouvons vaincre et vivre....

— Il faut choisir?
— Mais qui choisit?

— C'est Dieu; le Bon Dieu me protège....
— Moi, c'est l'amour; l'amour n'a rien de sacrilège!
— Moi, c'est mon art, auquel je crois comme au Bon Dieu!
— Moi, c'est ma mère, à qui je n'ai pas dit adieu!

J'ai son portrait; sa médaille est bénite à Lourdes....
— Et toi, l'ivrogne?
— Oh moi, mon poteau, j'ai ma gourde!
Chacun le sien; chacun son Bon Dieu, c'est ainsi;
Ma croyance est la bonne!

— Et moi?
— La tienne aussi!
Tout est bon, quand on a la foi!

— Allons, silence!
Recueillons-nous, en attendant que l'on commence!...
Boum! le Brutal! ça va barder dant un moment....
Ne tremblez pas, ce n'est que le commencement....
Tenez-vous prêts... Enfoncez bien la baïonnette....
On va sortir, c'est une attaque à la fourchette!...
Boum! boum! boum! les canons français, nos précurseurs!
Nos projecteurs, voyez, ce sont nos projecteurs!...
Regardez donc, — vous êtes blancs comme des linges! —
La lanterne magique nous fait voir les singes!
Ne tremblez pas! Prenez bien garde aux fils de fer,
Même détruits, il en reste encore en travers!
Tenez-vous prêts, surtout! que pas un ne se planque!...

Tu pleures, mon petit, pourquoi?
— Le cœur me manque....
— Allons, redresse-toi!... Quel âge as-tu?

— Vingt ans....
— Malheur!... enfin!... et du courage, on perd du temps!
Entends plutôt ce bruit: Ha... ta-que-ta-que-ta-que!...
L'ordre de la mitraille: attaque, attaque, attaque!
C'est le grand coup; ne nous quittons pas, tous les six!...
Hou!... « la sifflante »... il n'en faut pas dans le cassis!...
Avant l'assaut, être « buté », ce serait bête!...
Serrons-nous bien, face au talus! baïssons la tête!...

Et c'est l'attaque!... Alors, c'est l'attaque. En avant!
La baïonnette en l'air et la moustache au vent!
En avant!... Ce n'est plus le cri d'or et de bronze,
Car la guerre a changé depuis soixante et onze....
C'est un murmure, une onde, un long chuchotement
Qui parcourt le layon presque indistinctement....
On sort, on est sorti... L'on va, boas superbes,
Rampant sur les genoux en écrasant les herbes....
Les corps s'enfoncent dans le sol jusqu'à demi,
Et nos canons font du barrage, et l'ennemi
Riposte, et sa mitraille alterne avec la nôtre....
C'est un chœur de volcans.... On s'enlise, on se vautre
Dans le limon terrestre où l'être se refond....
— Debout tous! en avant! vingt mètres!... C'est un bond
Au pas de course, et l'on galope.... Un soldat tombe....
La course à la Victoire est la course à la Tombe....
— Halte! à plat ventre, tous!... On s'aplatit encor....
Un sergent lourdement trébuche et tombe, mort.
Des cris, des voix, des pleurs, des plaintes, et des râles!
Les rafales de fer succèdent aux rafales....
Nous avançons, nous avançons, c'est un enfer!...
Nous y voici! Dans les réseaux de fil de fer
Le drapeau s'accroche et la peau des jambes s'arrache
Et la mitraille siffle, et tousse, éclate, et crache!
Et la chair en lambeaux se mêle au vêtement,
Et le sang gicle, et le sol tremble!

En un moment,
Le terrain est jonché de cadavres sans nombre....
Et c'est une clameur lugubre en la nuit sombre....
« ... Je meurs! »... « Maman »!...
Des bras sans main, des mains sans bras,
Et des jambes sans corps, des larmes!...

Des hourras!...
Victoire, enfin! on fait un saut dans la tranchée....
La tranchée allemande est aux trois quarts bouchée....
L'ennemi s'est enfui, l'ennemi n'est plus là!
Et sa tranchée est bien à nous.... Nous y voilà!
Deux Bavarois sont à genoux, l'oreille basse,
Les mains en l'air, les yeux perdus, nous criant: « Grâce!
» Pas kapout, Kamarad Francôz! »... Et l'on entend
Parmi les cris confus, la voix d'un combattant:
« *Laufen Sie fort, Ludwig! Mein Gott* »....

Et puis, la vague,
La houle des clameurs se perd dans la nuit vague....
On est sourd... on est ivre... on a l'ivresse au cœur....
Mais c'est fini pour cette fois! on est vainqueur!...
On court sur le sillon comblé par le carnage,
Les vivants croulent sur les morts....

Puis: Nettoyage,
Déblayage, Vidage.... On prend tout le butin....
Un bouquet d'astres fuse en l'air....

Et tout s'éteint....

Et puis, silence.
Silence. On a le cœur serré par ce silence.
C'est de l'angoisse, et l'angoisse est une souffrance
Qui tend les nerfs, suspend les battements du cœur....

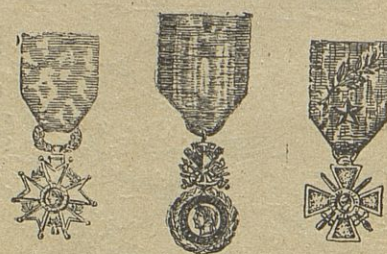
Mais à quoi bon parler d'angoisse?... On est vainqueur!
Vainqueurs, c'est vrai!

Et demain soir, on recommence....
Car il faut qu'on avance encore, et qu'on avance....

MAXIME-LÉRY.

En Campagne, novembre 1915.

CHEZ NOUS



Remise de décorations.

Notre général en chef a remis devant le
131^e territorial en armes les décorations sui-
vantes aux officiers et sous-officiers de notre
régiment:

Rosette d'officier de la Légion d'honneur au
colonel de Galembert, commandant le 131^e
territorial.

Croix de chevalier de la Légion d'honneur
au chef de bataillon de Sainte-Colombe.

Médailles militaires à l'adjudant Boyer et au
chef de musique Nouyrit.

Après la remise des décorations, le régi-
ment a défilé devant le général qui a félicité
ensuite le 131^e territorial pour sa belle allure
et sa brillante tenue.

Légion d'Honneur.

(Journal officiel, 5 mai 1916, complété par
additif du 14 juillet 1916).

Le ministre de la Guerre,
Vu le décret du 13 août 1914,

ARRÊTE:

Article unique. — Sont inscrits au tableau
spécial de la Légion d'honneur, à compter du
4 mai 1916, les militaires de la réserve et de
l'armée territoriale dont les noms suivent:

Pour chevalier:

TEXIER (Pierre-Marie), capitaine de territo-
riale à titre temporaire au 131^e régiment ter-
ritorial d'infanterie, compagnie de mitrailleuses.

« Officier énergique, vigoureux et très com-
pétent, qui a rendu les meilleurs services depuis
le début de la campagne ».

ROQUES.

Médailles militaires.

Ont obtenu la médaille militaire:

Verny, adjudant; Boyer, adjudant; Nouyrit,
chef de musique.

Citations.

Ont été cités à l'ordre du jour:

19 août: Soubrié, lieutenant.

29 août: Lagane, caporal.

1^{er} septembre: Barras, téléphoniste.

3 septembre: Baquet, lieutenant.



Notre Hôpital

La sœur de l'un de nous a noté, jour par jour, pour son frère et lui a envoyé ses souvenirs de la vie au pays natal pendant la guerre. Nous détachons de ces notes le passage suivant :



Premièrement les religieuses : elles sont huit.

La supérieure, petite femme affairée, trottant partout dans tout l'hôpital comme une petite souris. Elle vient, de temps en temps, annoncer à nos blessés, à nos grands enfants, un dessert offert par M. ou M^{me} X..., Y... ou Z..., une réunion à la chapelle, etc. Elle vient aussi pour faire des reproches et dire que la porte sera fermée à huit heures précises : « Avis aux retardataires ! »

Sœur Vincent ne s'occupe pas des blessés. Elle soigne les vieilles femmes, qui ne sont pas toujours commodes ! Elle se rappelle le petit garçon que tu étais et qu'elle a élevé.

Lorsque je la rencontre, elle me prend les mains, elle me demande de tes nouvelles.

Elle est fraîche, presque sans rides. Des yeux doux éclairent son visage de bonté. Son pas est lent et sa voix dit les mots qui vont au cœur.

Sœur Philomène, elle non plus, ne s'occupe pas des blessés. Elle soigne les vieux. Autrefois elle faisait la classe aux petites filles pauvres. Le dimanche, elle surveille les enfants à l'église. On la voit un peu partout dans l'hôpital, ayant l'air toujours pressée et sa cornette jamais droite.

Sœur Stéphanie, la sœur pharmacienne. Celle-ci est petite, sans dents. Elle rit toujours, sait très bien faire les grimaces. Elle est toujours de bonne humeur et se moque sans cesse, ou a l'air de se moquer, d'elle et des autres.

Sœur Thérèse, la cuisinière. Grande et énergique. Elle vit toute la journée au milieu de ses fourneaux. Brusque, mais bonne ; elle est très intelligente et soigne très bien la cuisine de nos blessés.

Sœur Joséphine, la jolie petite sœur qui soigne les blessés de la salle qui est à côté de la pharmacie. C'est elle qui joue de l'harmonium et prépare les chants pour l'église. Elle a un profil de madone et de jolis yeux.

Sœur Louise soigne aussi les blessés. Elle est maigre, froide et cache, sous un air un peu dur, une grande timidité. Elle est très dévouée et plusieurs blessés lui doivent la vie. Elle dirigeait l'asile autrefois et je me rappelle les larmes que j'ai versées lorsque à six ans il m'a fallu la quitter.

Et voici la huitième sœur : sœur Angèle qui a apporté dans notre Quercy le sourire de sa Provence. Elle a une démarche de reine. Sa cornette est toujours harmonieuse, les ailes en sont légèrement et régulièrement recourbées et entre toutes les religieuses, on la devine. C'est la sœur du réfectoire. Elle sait dire à nos blessés des choses aimables et sait aussi faire des reproches gentiment, car elle mêle à ses reproches un bon mot, et les soldats ne recommencent plus, ils sont heureux de lui obéir et de lui faire plaisir. Elle est adorée de tous : des soldats, du personnel, de tous ceux qui la connaissent.

Passons maintenant aux infirmiers militaires.

Le caporal L..., secrétaire du major. Un prêtre moderne. Il porte des lorgnons. Son vi-

sage est orné d'une longue barbe. Il est élégant, bien élevé et fait des compliments. C'est lui qui transmet les ordres du major, lit les circulaires ministérielles et distribue les lettres. C'est régulièrement après le dîner : il essuie ses lorgnons, frappe avec son couteau contre son verre, redresse sa moustache, se lève et annonce :...

Un autre prêtre est aussi parmi les infirmiers : Monsieur P.... C'est l'ancien prêtre dans ce qu'il avait de meilleur. Il est gros, petit, porte aussi des lorgnons et est ravi lorsqu'il peut remettre sa soutane. Il réunit quelquefois les blessés le soir à la chapelle et leur parle en prêtre et en camarade. Il fait parfaitement les pansements. Les blessés l'aiment parce qu'ils le savent sincère, qu'il ne heurte pas les idées des sceptiques et qu'il discute avec eux simplement.

M. C..., un frère, tout petit, brun, portant des bottes qui le font ressembler au Petit Poucet avec les bottes de sept lieues. Il a de petits yeux noirs qui brillent vifs sous des lunettes, une forte moustache noire lui barrant d'un gros trait le visage. Tout le monde le commande, il dit toujours : oui ! Il fait la vaisselle, lave les verres et paraît toujours content.

M. R..., l'infirmier chic. Il paraît qu'il t'a connu aux fêtes des célibataires. Il arrive, botté de jaune, costume ultra chic, pommadé, frisé, mais il s'évanouit à la vue d'une plaie.

Il y a encore J..., brave paysan de chez nous qui fait son travail et passe inaperçu, puis deux ou trois qu'on voit peu et qui sont arrivés dernièrement.

...

Les infirmières ! Tu en connais déjà quelques-unes. Il y a les deux sages-femmes qui font, dans les règles de l'art, les pansements. Elles ont chacune leur salle, car ces dames n'aiment pas à être ensemble.

M^{me} R..., qui cumule plusieurs fonctions : celle de faire partie de l'œuvre du ravitaillement aux blessés de passage à la gare et celle de soigner les blessés qui séjournent à l'hôpital. Elle est petite et a un ton de commandement.

Depuis les dernières attaques de Champagne, il y a une nouvelle infirmière M^{me} de T.... Son mari a été blessé à ces attaques et a été évacué ici. Alors cette dame est venue retrouver son mari. Elle était infirmière à Paris aussi ; en soignant son mari, elle soigne les blessés qui sont dans la même salle.

Elle est grande, elle a des traits accentués, un visage fleuri. Elle est toujours habillée de bleu marine, chaussée de jaune. Elle est libre d'allures et a la parole leste.

Elle va tous les jours à l'hôpital avec son mari. Elle lui donne le bras, ils ont toujours l'air de se faire des confidences.

M. de T... est, paraît-il, un professeur de grammaire. C'est un engagé volontaire dans la légion étrangère. Il est décoré de la croix de guerre. Il est petit, a un air légèrement ironique et ressemble à un enfant à côté de sa maman.

Il y a encore dans le personnel de l'hôpital trois autres dames :

M^{me} B... qui, matin et soir, fait allègrement deux kilomètres par tous les temps pour venir faire son service ;

M^{me} V... qui porte beau. Elle vient en décolleté et en manches courtes ;

La troisième, tu la connais.

Nous avons eu quatre majors.

Au début, nous n'en avions aucun. C'étaient les médecins de la ville qui soignaient les blessés et je t'assure que le travail ne leur manquait pas, car nous avions plus de cent grands blessés.

Le premier major qui est venu, major à trois galons est celui que tu as connu, le docteur B.... Il a dépassé la cinquantaine. Il s'était mis à la disposition de l'autorité militaire qui l'avait

envoyé ici. Il était très bon et n'hésitait pas pour cacher quelques peccadilles à donner de l'argent et avec de bons conseils essayait de ramener dans le droit chemin les inconséquents.

Il avait même fait venir des parents, payé hôtel, voyage et donné à ces pauvres gens les quelques sous qui leur permettaient d'offrir eux-mêmes quelques gâteries à leur petit.

Après lui est venu un jeune, deux galons : qui louchait, se croyait beau garçon et avait toujours des amis qui venaient le voir en auto.

Puis un plus jeune encore : un galon. Il venait d'Allemagne où il était resté prisonnier pendant douze mois. Physiquement il ressemblait à Isidore Soulié. Il avait l'air de n'avoir pas de volonté. Il allait tous les matins à l'hôpital, les gants à la main et passait ses après-midi à la gare.

Maintenant, nous avons un nouveau major depuis une quinzaine de jours. C'est un noble d'origine espagnole. Il a l'ancien costume, l'ancien bleu, le képi rouge avec le tour de velours.

On ne sait encore ce qu'il sera. Mais ce qu'on sait déjà, c'est qu'il ne garde ici aucun blessé. Cette semaine il y a le départ général moins deux. Notre travail va être simplifié.

L'hôpital est, comme tu le sais, un mélange d'anciens et neufs bâtiments. Le bâtiment neuf fait face à la place Saint-Siméon. C'est là que se trouvent, au rez-de-chaussée, la lingerie, la salle d'opérations, les chambres pour les pensionnaires. Il y a dans une de ces chambres une vieille femme qui me rappelle maman Maton. Comme elle, elle porte des coiffes en dentelle noire ornées d'un ruban et de volants. Elle a toujours son chapelet à la main. Elle a quatre-vingt-douze ans, c'est la mère de sœur Louise. Les blessés connaissent bien la chambre de celle que tout le monde appelle : la maman. Elle fait des feux qui éclairent jusqu'au corridor, aussi blessés et infirmiers vont se chauffer chez la maman.

Au premier, se trouvent deux grandes salles dans lesquelles sont les blessés, ce sont les salles de sœur Louise.

Ce bâtiment a sa seconde façade sur la cour en face du vieil hôpital.

Cette cour, dans laquelle nous nous sommes amusés enfants, je la vois toujours lorsque les premiers blessés sont arrivés, c'était tout à fait au début, en août.

Nous avons passé toute la nuit à la gare, car notre œuvre, alors, y avait nuit et jour quelque'un. Nous n'étions remontés qu'à dix heures du matin. Toute la nuit, les trains de blessés s'étaient succédé. C'était navrant ! Des trains de bestiaux sans lumière et, lorsque nous ouvrons ces grandes portes, à la lueur de nos lanternes, les profils des chères victimes s'allongeaient lamentablement. La gare de Cahors était tellement encombrée de blessés qu'on avait dû garer en gare de Gourdon plusieurs trains.

Toute la journée de ce samedi (je n'oublierai pas ce jour) le défilé héroïque avait continué. Les trains s'arrêtaient de si longues heures que les blessés réclamaient des soins. Beaucoup voulaient qu'on leur refit leurs pansements et tout le monde s'improvisait infirmier.

On a même vu une femme conduire un soldat, blessé à la tête, sous la borne-fontaine et, là-dessous, laver la plaie.

Les blessés, qui ne l'étaient pas trop, montaient en ville, allaient à l'hôpital, chez les pharmaciens et les pansements étaient régulièrement faits.

Les Gourdonnais étaient descendus à la gare chargés de provisions, mais ils étaient fiers de ramener chez eux pour les faire manger, pour les nettoyer, ces malheureux qui étaient dans ces trains depuis plusieurs jours.

Les premiers blessés qui vinrent à l'hôpital de Gourdon se trouvaient dans les trains qui

4

avaient stationné une partie de la nuit dans notre gare. Cahors ne pouvant plus recevoir de blessés, on les avait renvoyés ici : 150 environ.

Le premier déjeuner avait eu lieu dans la cour où on avait dressé des tables. Toutes les jeunes filles voisines de l'hôpital, en tablier blanc, les servaient. Sous l'ombre des grands arbres, c'était une jolie vision que celle de tous les blessés au milieu du scintillement des verres aux rayons du soleil qui filtrait entre les branches, des jeunes filles, des sœurs aux cornettes blanches aux larges ailes et, dominant cela, les yeux des chers soldats de France disant la vision d'horreur et de souffrance, et l'étonnement d'être là !

Dans tout ce désarroi était arrivée, avec les blessés, une jeune fille blonde, grasse, les cheveux tirés, à l'accent étranger. Elle se disait infirmière de la Croix-Rouge et infirmière du convoi. Chose bizarre, les blessés ne la connaissaient pas. Elle était montée dans le train à Vierzon et depuis ne les avait plus quittés. Elle prétendait qu'on lui avait volé sa valise et jusqu'à son costume d'infirmière et son brassard. A Cahors, on n'avait pas voulu la recevoir. Ici on crut qu'elle était envoyée par l'autorité militaire. On lui acheta un trousseau, elle fit une blouse blanche et trouva un brassard. Elle resta longtemps ici, puis un jour, elle partit et je crois que depuis, personne n'a eu de ses nouvelles.

De l'autre côté de la cour se trouve l'ancien hôpital, avec la chapelle, la petite cour des femmes, la cuisine, le réfectoire des sœurs, le parloir et, au premier étage : le réfectoire des vieux, une autre salle pour les blessés, la pharmacie qui sert aussi de bureau au major, à droite la salle des « isolés ». Puis toujours à droite, on suit un petit corridor qui fait un coude et on se trouve sur la passerelle qui traverse l'avenue Cavaignac, relie l'hôpital à l'ouvrier dans lequel il y a encore une salle pour les blessés.

Au-dessous de cette salle était, avant la guerre, l'asile, notre asile resté celui de nos premiers ans. C'est maintenant le réfectoire des blessés. On a seulement ajouté des tables et des bancs. Il y a toujours pour y entrer une porte qui donne sur l'avenue et après quelques marches une seconde porte qui a encore le même battant que nous poussions pour passer dans un petit tour nous permettant d'entrer.

C'est le préau qui sert d'asile aux petits depuis qu'ils ont cédé leur salle aux grands. Il y a dans cette salle les mêmes gradins et le même guignol.

Pendant que les classes 87 et 88 étaient mobilisées, nous avions un infirmier de la classe 87. C'était un être bizarre. Te rappelles-tu l'homme-serpent que nous avons vu dans un cirque quand je suis venue à Paris ? Physiquement, c'était lui. Son corps flottait dans les vêtements. Il était tortu, noueux, n'avait pas de dents et avait le rictus. Sa vie avait été compliquée. Paysan de naissance, il était devenu, je ne sais à la suite de quelles aventures, pitre dans les foires. Puis, un jour, il avait sauvé la vie à un parent du directeur de l'asile des fous à Leyme. Ce monsieur, pour lui témoigner sa reconnaissance, l'avait pris avec lui, avait donné à l'établissement de Leyme une certaine somme pour qu'on le garde toujours là. On l'employait à des travaux de jardinage et, comme il était fort, il aidait à maîtriser les fous furieux.

A la déclaration de la guerre, il avait été appelé comme infirmier à Cahors, à l'infirmerie de la gare. Il avait fait, très vite, des connaissances en ville et, comme il aimait bien la dive bouteille, il rendait quelques services qu'on lui payait en verres de vin. Il était presque tout le temps, dans les vignes du Seigneur. Son séjour à Cahors fut court. Presque aussitôt il vint ici avec les premiers infirmiers. Un jour, qu'il avait accompagné au chef-lieu un blessé,

il avait revu ses anciens amis et, avait tellement bu, qu'au lieu de reprendre le train, il chantait dans les rues de Cahors devenues trop étroites.

Voyant cet être bizarre, revêtu de notre costume national, on l'arrêta. On le conduisit à la caserne et de là à la salle de police. Ici nous ne savions ce qu'était devenu notre infirmier, mais huit jours après, grâce aux démarches du major, notre infirmier nous fut rendu plus avide de vin que jamais.

Nous n'avions pas, alors, C.... C'était donc l'infirmier dont je te parle qui faisait la vaisselle ; mais il lui fallait le verre de vin à côté de lui, sans cela il ne travaillait pas.

Quelquefois, lorsqu'il était de bonne humeur, après la prière du soldat dite par sœur Angèle : un Pater, un Ave, un Souvenez-vous et des invocations, il montait au guignol et, là, redisait son boniment des foires. Il faisait des tours, s'enfonçait des allumettes enflammées dans les joues, brisait du verre avec les dents, faisait une préparation dans une assiette, y mettait le feu et, avec une cuillère, la mettait en flammes dans sa bouche.

Nous avions alors une trentaine de tirailleurs algériens qui ne connaissaient pas un mot de français. Ils regardaient l'infirmier, ne comprenaient rien, ce qui ne les empêchait pas de rire aux larmes.

Presque tous ces tirailleurs ne buvaient ni vin, ni alcool, ne mangeaient pas de porc ; mais il y en avait un qu'on avait baptisé « Le général ! » (je te dirai tout à l'heure pourquoi) qui, lui, aimait bien le jus de la vigne. Il était grand, de beaux traits réguliers, de grands yeux noirs, des dents blanches.

Lorsqu'ils étaient arrivés, il avait fallu laver leurs vêtements, et on les avait habillés avec des costumes de fortune, c'est ainsi que « Le général » avait des culottes de zouave avec une longue redingote noire et des savates. Il était blessé à la tête. Il avait mis par-dessus son pansement, faisant comme un turban, un grand mouchoir à carreaux dont deux coins pendaient dans le dos. Avec ça, il avait, à la main, un bâton rugueux fait d'une branche de chêne.

Pendant les récréations, il allait dans la cour de l'école des garçons ; aussi lorsqu'il traversait la ville, il était escorté par tous les gamins. Le jeudi et le dimanche, il leur faisait faire à l'Arbre Rond, ou sur la place Saint-Pierre, l'exercice, se mettre à plat ventre, ramper et leur faisait faire de longues marches. On les voyait partir « Le général » en tête, les petits derrière marchant au pas. Les pans du mouchoir flottaient sur les épaules du tirailleur et son bâton indiquait le commandement. Les gamins, dès les premiers jours, l'avaient baptisé « Le général ! » et tous ici nous l'appelions ainsi.

Nous avions aussi un autre Arabe qui mérite de n'être pas oublié : le caporal B.... Celui-ci était un bel homme aussi. C'était un instituteur arabe. Il était fier, parlait peu. Il ne s'était pas mis à la table des tirailleurs. Il ne tutoyait personne, saluait toutes les fois qu'il passait devant nous et ajoutait : « Madame » ou « Mademoiselle ». Il avait été blessé au nez. Ce pansement blanc qui lui barrait la figure avec, au-dessus, ces grands yeux noirs et la chéchia rouge lui donnaient un air étrange et mystérieux. Il avait refusé les habits civils. Il avait préféré rester couché pendant qu'on avait lavé ses vêtements. Son costume était correct comme lui-même. Sa démarche était grave, il ne buvait pas de vin et préférait ne pas dîner plutôt que de manger de la viande qui lui était suspecte.

Tous ces tirailleurs nous quittèrent le 21 décembre 1914. Nous n'en n'avons eu d'autres qu'après les dernières attaques de Champagne.

En même temps que les tirailleurs, nous avions une jeune infirmière M^{lle} Madeleine L.... Elle était venue de Paris ici avec sa mère et

sa sœur, lorsque les Allemands marchaient sur Paris.

Elle était libre d'allures, se moquait du « qu'en dira-t-on ». En septembre, elle allait à l'hôpital en décolleté, mais avec un manteau de velours, un manchon et des sandales de cordes aux pieds. Elle était musicienne et savait très bien faire les pansements.

Notre instituteur arabe, qui était soigné par la main, délicate et fine, de la Parisienne, n'avait pas tardé à en être amoureux. Il la suivait de loin, se trouvait toujours sur son passage et poussait des soupirs à fendre l'âme.

Mais les Parisiens repartirent après la victoire de la Marne.

Parmi les Parisiens venus ici, il y avait une famille qui venait aussi à l'hôpital, et qui, pendant les premiers jours, faisait partie de l'œuvre du ravitaillement des blessés de passage.

Il y avait deux fils : dix-huit et vingt ans. Ils sont maintenant sous les drapeaux.

Tout le temps qu'ils restèrent à Gourdon, ils vinrent à l'hôpital et sœur Angèle parle encore de cette famille avec regret et émotion.

Nous avions parmi les premiers blessés des êtres curieux et sympathiques. Un blessé ou plutôt un malade Raymond D..., qu'on avait baptisé Raymond Poincaré. Il avait vingt ans, brun avec une barbe noire, et un air timide. Il était licencié en droit. Il était né à Soissons. Il ne parlait pas souvent ; les autres blessés disaient qu'il était fier et ne l'aimaient pas. Nous l'aimions, nous, parce qu'il était malheureux. Son père, en voulant rentrer à Soissons, malgré le bombardement, avait été tué par un obus, dans son bureau à côté de sa femme qui n'avait pas été touchée.

Il sortait toujours avec un autre malade Marcel M..., un Parisien, qui avait fait trente-six métiers et qui se disait dessinateur. Nous avons de lui des lettres avec des dessins illustrant sa prose, des programmes qu'il avait faits pour un concert que nous avions voulu donner au profit des blessés et que nous n'avons pu mener à bonne fin.

Marcel M... parlait assez pour son camarade et pour lui. Ils accompagnaient souvent, à la gare, l'infirmière Mademoiselle L..., car alors les blessés avaient l'autorisation de descendre à la gare.

Il passait à ce moment-là des trains de toutes sortes : des trains d'Indous, de Sénégalais, d'Ecosse, des troupes françaises qui montaient au front et des trains de blessés qui en descendaient.

Je me rappelle, un jour, c'était vers quatre heures de l'après-midi, tous les blessés de l'hôpital étaient sur le quai de la gare. Sur une voie était un train plein de soldats, qui de la frontière d'Italie, maintenant inutile à garder, montaient vers le Nord et un de ces régiments qui montait était le 131^e, notre régiment ! Sur une autre voie, un train de prisonniers ; sur la troisième, le rapide venant de Paris et sur la quatrième voie un train de blessés. Plus de 2.000 personnes, qui étaient descendues, soit en curieuses, soit pour voir un des leurs, car les troupes qui montaient du Midi étaient toutes de la région, soit encore pour porter des provisions aux blessés, circulaient entre tous ces trains.

Quels regards se croisèrent !

Regards de haine entre les prisonniers, les soldats et les blessés !

Regards encourageants des blessés pour les soldats qui montaient au front !

Regards anxieux des civils allant du train de blessés à celui des soldats, se détournant du train de prisonniers, et voulant, puisqu'ils ne pouvaient faire que cela, dire au moins à nos chers défenseurs que leur cœur était avec eux !

A. L.

Vive la Roumanie!

Vive la Roumanie, notre sœur latine d'esprit et de cœur si français qui vient à côté de nous se battre pour la Justice et pour la Liberté du Monde. Nous nous rappelons ce que nous a écrit, voici peu de temps, *La Roumanie*, le grand journal de Bucarest que nous remercions de tout cœur.

Aujourd'hui le peuple roumain tout entier a justifié les espérances de notre grand confrère et les nôtres.

Bravo, nouveaux et braves Poilus. On va faire du bon travail.



Journaux du Front.

Le Midi au front.

Les concerts à la tranchée.

La nuit était complètement venue et vers le ciel, troué d'étoiles — pour les rejoindre semblait-il — montaient en longue flamme pourpre les fusées lumineuses, leurs humbles sœurs de la tranchée. Les conversations s'apaisaient; on se laissait glisser au rêve....

Alors, du sein de quelque groupe, brusquement, inspirée par la beauté du soir, une voix jaillissait, grave et prenante; une de ces voix du Midi aux touches larges et aux chaudes colorations. Oh! la bonne et forte surprise!

— T'en souviens-tu, Louis Boyer, beau chanteur de ces belles nuits? — On se rapprochait en silence, on se groupait autour de toi, on t'écoutait avec religion, et dans ces cœurs de vieux soldats, bronzés par toutes les misères, où le poète malgré tout n'est pas mort, la fibre émotive s'éveillait.

A travers tes notes ardentes, secoué du frisson de l'Art, chacun replié sur soi-même, chacun revivait son passé, avec ses angoisses et ses joies, tant suggestive est la Musique et son mystère pénétrant. Et c'étaient tour à tour, durant des heures, accompagné par l'orchestre des balles qui flûtaient en passant sur nous, l'âme passionnée de *Werther* que tu réveillais de sa tombe, ou les sanglots de *des Grioux* avec le rire de *Manon*. En longue robe à traîne blanche, tu ressuscitais *la Tosca*; tu crispais les traits de *Paillasse* et faisais jaillir vers le ciel la naïve prière de la Sauge dans le *Jongleur*. Tous les héros de la Souffrance Humaine, tous les martyrs de la Passion, tu les récréais sous nos yeux avec les rêves éternels des Enchanteurs et des Poètes.

PIERRE JALABERT.

Le Bochofage.

Vers à celle qui attend.

Que de baisers en retard,
O ma mie
Si jolie!
J'en attrape le cafard!

Ne voir jamais que du boche,
Jour et nuit,
Quel ennui!
Quelle perspective moche!

Je regarde ta photo,
Et mon âme
Te réclame,
Et rêve au « revoir bientôt »....

Mais je te crie : Espérance!
Malgré tout
Jusqu'au bout,
Nous tiendrons! C'est pour la France!

Quand le Poilu reviendra
— O la fièvre
De sa lèvre! —
Baisers doubles il mettra.

Mais aujourd'hui : En avant!
Je délaisse
Ma maîtresse
Pour la baïonnette au vent!

Et tu comprendras, chérie,
Sans émoi,
Qu'avant toi
Passe d'abord la Patrie!

LUI.



POUR LIRE AU FRONT

« Parmi les Cendres »,
par Émile Verhaeren.

C'est un tout petit livre qui ne saurait être résumé car, œuvre de poète, on sent en le lisant. — Il est vivant par l'intensité de l'émotion qu'il dégage et qui lui est propre, dont rien ne saurait donner l'impression. — C'est la *Belgique dévastée* qui saigne en ses pages, mais c'est aussi tout l'espoir qui rayonne sur ses blessures guéries. — C'est la certitude de la *renaissance*! « La vie demeure sous leur cendre comme le printemps circule, descend, et remonte à fleur de sol sous l'hiver », dit le poète en parlant de la Flandre et de la Wallonie martyres, — et, si nous souffrons au récit des barbaries commises à Bruges, Anvers, Louvain, nous sentons combien chaque jour plus ardent est, pour la Belgique, l'amour de ses fils, et — quelle part de juste fierté entre dans cet amour!

TOUNY-LERYS.

Echos et Nouvelles du Front



Les musiciens du 150°.

Dans des tranchées de première ligne où nous avons séjourné, nous avons vu de petits tas de terre surmontés d'une croix et d'une couronne portant le nom de sol-

datés morts à l'ennemi et disant le salut fraternel des musiciens du 150°. Les musiciens, cela se comprenait bien, en creusant cette tranchée, avaient trouvé ce qui restait des Poilus héroïques morts et enterrés là depuis longtemps. Pieusement, ils avaient réuni ces glorieuses reliques qui maintenant tiennent si peu de place et les avaient sauvées de l'oubli. Vous êtes de braves gens, musiciens du 150°. Ces tombes minuscules que vous avez placées près du parapet de la tranchée le prouvent. Vous êtes de chics camarades.



Le meilleur champagne.

Un brave du 2° tirailleurs avait été invité à boire un verre de champagne et comme on lui demandait comment il trouvait ce bon vin de France, notre gas répondit :

— Champagne bon, mais pas bon en France.... Mais chez les boches champagne!... Pfou!!! et dans un petit sifflement prolongé, il indiqua la supériorité de ce produit, bu dans ces conditions!...

Tu as raison tirailleur, le meilleur champagne, ce sera celui de la grande victoire finale, bu chez eux!...

Concours des auteurs du front.

Le *Carnet de la Semaine* organise un concours des auteurs du front : poètes, chansonniers, revuistes, auteurs dramatiques: 10.000 francs de prix. Adresser toute correspondance, demandes de renseignements, etc., à M. Jean Deyrmon au *Carnet de la Semaine*, 35, rue de Châteaudun, Paris.

La mort d'une amie.

Nous avons appris la mort de M^{me} J. Stern qui s'était dévouée à tant d'œuvres de la guerre, qui nous avait envoyé des colis pour nos Poilus et dont nous avons parlé dans l'*Echo des Gourbis* pour la remercier de sa générosité. La mort de cette bonne Française est pour l'*Echo des Gourbis* et pour les Poilus une grande perte. C'est une perte cruelle pour son mari M. J. Stern si dévoué lui aussi aux soldats de France et pour les pauvres petits orphelins que laisse la femme de bien qui est morte en pleine jeunesse.

Un beau geste.

Un de nos généraux, un jour de remise de décorations, dans une petite ville du front, attendait le passage d'un régiment qui allait défilé devant lui après la cérémonie de la remise des décorations.

Les nouveaux décorés étaient rangés derrière le général; déjà, la musique du régiment jouait et la troupe arrivait quand le général aperçut parmi les spectateurs, en face de lui, un soldat mutilé appuyé sur ses béquilles.

Aussitôt, il fit de son épée un signe au

Poilu qui s'avança, à grands pas de ses béquilles, au milieu de l'espace où allait passer le régiment. Et le général fit placer le glorieux mutilé avec les nouveaux décorés, au premier rang, voulant, dans ce beau geste, qui, avec émotion, fut compris de tous, rendre un touchant hommage à une brave victime de la guerre et en sa personne à tous les mutilés pour la patrie.

Le régiment défila devant le général, les décorés et le mutilé qui, bien droit sur sa jambe unique, salua fièrement le drapeau.

Beaucoup de Poilus qui n'avaient pas bronché sous la mitraille avaient les larmes aux yeux.

La Ligue nationale contre l'alcoolisme.



La Ligue nationale contre l'alcoolisme, 147, Boulevard Saint-Germain, à Paris, fait depuis le début de la guerre une rude campagne elle aussi, campagne contre l'alcoolisme, terrible fléau qui menaçait et même ravageait notre belle race française. Toute plaisanterie et tout pinard à part, elle a raison cette ligue, Poilus mes amis, et c'est à vous qu'elle s'adresse pour faire comprendre que lutter contre cet autre fléau et le vaincre est aussi un devoir. Après avoir été vainqueurs du boche et, si possible avant, soyez vainqueurs de la *gnole*. C'est pour la France que vous remporterez cette victoire qui sera belle et féconde autant que l'autre.

La vie chère.

Quelques-uns de nos camarades nous ont raconté que dans leur commune, un notaire s'il vous plaît, allait chercher au chef-lieu de canton le montant des allocations de la commune et après avoir retenu pour ce travail qui lui coûte 0 fr. 45 de voyage, 0 fr. 25 par personne qui touche l'allocation, ce

notaire retient depuis longtemps déjà 0 fr. 50. Tout augmente. Mais ce Monsieur le notaire-là, qui gagne plus de 100 francs à chacune des opérations de ce genre, n'a-t-il tout de même pas, au fond de sa conscience, l'impression qu'il abuse un peu?...

Sur mesure.

Pour faire des économies, la cour de Vienne a décidé de remplacer les habits de cour par la modeste redingote et l'humble jaquette. Deux Poilus parlent de cet événement. « M'est avis, dit l'un d'eux, qu'ils feraient mieux tous de se mettre *des vestes* ».

La dernière carte.

— Les boches jouent leurs dernières cartes : cartes de pain, cartes de viande, cartes de fromage, cartes du théâtre de la guerre.

— Mais non, sabot, c'est pas ça leur dernière carte; tu y es pas. Y en a une qui est leur dernière carte. Tu vois pas laquelle?

— Non.

— C'est la carte à payer.

CHANSONS ET MONOLOGUES DE POILUS

A LA MÉMOIRE DU COLONEL DRIANT

Driant, quand tu faisais ton rude apprentissage
De soldat, en peinant sur le camp des Romains,
Tu préparais déjà d'utiles lendemains :
Celui qui pour prévoir veut savoir est un sage.

Pour ne pas faire seul le terrestre voyage
Tu joins à temps tes mains à de loyales mains;
Tu t'inquiètes peu des déboires humains,
Car tu sais que la vie est un simple passage.

Ton étoile, un moment voilée, a soudain lui :
Ta « Guerre de Demain » est celle d'aujourd'hui...
Quand tu ne te bats plus, artiste, tu décores

L'immortel cimetière où dorment tes chasseurs,
Puis, le dernier d'entre eux, face aux envahisseurs,
Tu tombes, le fusil en mains, au bois des Caures.

Henri ROBAS.

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1916.



Signature :

OHÉ GASPARD ! VEUX-TU DU PINARD?

A mon vaillant ami le Capitaine des
Cadets de Gascogne et du 131^e ter-
ritorial Cases, très affectueusement.

I

Y a pas à dir' c'est un' chouett' existence
Que nous menons depuis bientôt deux ans,
Ca peut s'app'ler nager dans l'opulence,
Faudrait rester toujours comm' à présent.
A discrétion on s'offre des Mairaines,
Qui nous envoient du poulet, du canard.
Un domestiqu' tous les jours nous amène,
A pleins bidons de c't amour de Pinard.

Refrain

Ohé Ohé Gaspard,
Amèn' ici ton quart,
Tu boiras du Pi-Pi,
Tu boiras du Pinard;
Ohé Ohé Gaspard,
Amèn' ici ton quart,
Tu boiras du Pi-Pi,
Tu boiras du Pinard.

II

De temps en temps on reçoit des visites,
C'est des voisins qu'habitent de l'autr' côté,
Y vienn'nt toujours, précédés d' leurs marmites,
Histo' d'avoir un p'tit brin de gaité!
Alors on fait de la lutt' à main plate,
Un peu d'escrim', avec du jiu-jitsu,
A tour de rôle, on touch' de l'omoplate;
C'est tantôt l'un, tantôt l'autre qu'a le dessus!

Refrain

III

Au jour de l'an, on s'envoie un cigare,
Qu'on fum' à six pour pas fair' de jaloux,
Ensuit' on joue un petit air de guitare,
En gratouillant sur la boî' d'acajou!
Pour conserver l'élégance à nos bottes,
On nous fournit (jusqu'où on est allé!)
A profusion du cirag' à la crotte,
Ça fait très bien, quand c'est bien étalé!

Refrain

IV

Toute la nuit on regard' les étoiles,
C'est épatant c' que c'est beau l' firmament,
Ça s'rait plus chic si on avait d' la toile,
Et un plumard pour y mettr' ses pieds d'dans!
Mais il faut dir' qu'on n'a plus de concierge,
Et c' qu'est plus bath, pas de term' à payer,
On n'entend plus la Prièr' d'une Vierge,
Monter au ciel à travers l'escalier!

Refrain

V

Et dir' qu'un jour faudra qu' tout ça finisse!
C'est dégoûtant, ça n' dur' pas le bonheur!
Nous r'tourn'rons voir les typ's qu'a la jaunisse,
Des rhumatism's et des maladies d' cœur.
En attendant, y n' faut pas qu'on s'en fasse,
Si on n' veut pas voir s'am'ner le cafard,
Et c' qu' y a d' mieux, c'est encore une tasse
De ce vieux jus qu'on appell' le Pinard!

Refrain

CAP de ZOUG.

CERTIFICAT DE MARRAINE

Nous envoyons toujours *gratuitement* aux
Poilus qui ont une marraine et aux marraines
de guerre le CERTIFICAT DE MARRAINE créé
par l'Echo des Gourbis.



Le moral est bon.

L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc. — Imp. CONTANT-LAGUERRE.